

Mais pourquoi l'avait-il dédaignée, elle qui tournait à première vue, sinon pour longtemps, la tête à tous les hommes ? Une femme qui tient aux victoires de sa beauté ne laisse point passer une telle défaite sans en pénétrer la cause.

Un jour, quelqu'un de charitable dit devant elle :

— Apparemment, Simone de Montdauphin n'a pas assez d'une histoire. Ce jeune homme qui arrive du Canada ne la quitte plus.

L'insinuation était d'autant plus grave que Simone et sa mère ne soufflaient mot de leur nouvel ami. La comtesse prit ses renseignements, examina de ses yeux les accusés quand elle put les voir ensemble et jugea qu'il y avait quelque chose entre eux. Alors, un peu par rancune, beaucoup par ce besoin de trouble et de bruit qui pousse les enfants à jeter des pierres dans une eau tranquille, cette peu prudente personne écrivit à Lavaudieu. Sa lettre pouvait se résumer ainsi :

« On a la tête absolument tournée de votre cousin. Aussi quelle idée de l'avoir peint dans toutes vos lettres comme un héros de courage et de poésie ! (Elle en savait quelque chose, la bonne comtesse). Quoi qu'il en soit, si vous tenez à Simone, prenez vos précautions. Si, au contraire, vous êtes las de lutter contre vent et marée... à bon entendeur, salut !

Las de lutter ! Il l'était en effet, le fiancé de la pauvre Simone. Mais la lutte véritable n'était pas celle qu'il soutenait contre l'absence, contre l'exil, contre l'implacable volonté de ses parents. La tentation avait pris un corps et portait un nom, car il voyait à n'en pouvoir douter qu'un mot lui donnait Gladys et une fortune. Même pour tout dire, l'Américaine s'était mariée que ce mot fût si long à sortir. De son côté, Paul qui occupait fort peu des affaires de sa fille, commençait à s'inquiéter des siennes. Sans aigreur, mais avec la plus limpide clarté, il avait prévenu son jeune ami que l'usage de la maison était de balancer les découverts à la fin de chaque année. On dressait le bordereau du comte de Lavaudieu. Cette fois, le malheureux Alain pouvait s'attendre à recevoir un ordre de départ pour les Nouvelles-Hébrides...

Mais laissons-lui l'honneur de la colère et de la jalousie. Supposons, comme il le prétendit lui-même, que l'indignation contre la duplicité d'un ami, contre la trahison d'une fiancée, avait dicté la lettre qu'il écrivit à Simone—directement cette fois. Peut-être que mademoiselle de Montdauphin possède encore cette lettre. Elle a dû la conserver pour la relire à ces minutes de la vie où les femmes ont besoin de se donner un difficile courage... Non ! Il vaut mieux pour celles qui parcourront ces pages—et qui feront, d'aventure, certaines expériences trop vite—il vaut mieux que la prose d'Alain ne voie pas le jour ici.

Ce n'est pas qu'il ait oublié, en écrivant, la courtoisie, la bonne éducation, le respect. Le plus grand reproche que l'on pouvait adresser à sa lettre était de rester, dans la forme, irréprochable, ce qui lui donnait l'apparence menaçante et calculée de ces documents diplomatiques lancés à la veille d'une guerre. Il affirmait avoir appris "de tous côtés" l'intimité singulière et les assiduités significatives que remarquait tout Paris. Son éloignement, les retards survenus, les circonstances ne lui laissaient pas le droit d'en demander compte. Mais il en tirait les conclusions naturelles. Il se jugeait oublié, remplacé peut-être. Silencieusement, sans récriminations, sans phrases, "comme il convient à un gentilhomme", il se tiendrait désormais à l'écart.

Jamais Simone de Montdauphin n'a montré cette lettre qu'à une seule creature vivante. Jamais elle n'y a répondu. Ce n'est qu'après plusieurs semaines qu'elle en a parlé : où et comment la chose se verra bientôt.

Quant au jeune vicomte, il laissa "loyalement" passer deux fois le délai nécessaire à l'accusée pour sa réponse. Puis, un beau soir, comme il ramenait Gladys d'un bal où, très longuement, on les avait vus causer ensemble, ils s'engagèrent.

Le même courrier qui apportait à Simone, pour ses étrennes, la lettre d'Alain, contenait une lettre d'Irène—la première—pour Maurice.

"Seule avec mon père, dans la pauvre Maison-Grise devenue, grâce à plusieurs pieds de neige, la Maison-Blanche, le souvenir tout plein de vous, j'ai entendu sonner la première heure de l'année. Cette veillée qui met chacun de nous en face de son avenir, mon père bien-aimé, les yeux pleins de larmes, l'a employée tout entière à me parler de l'avenir et de vous. Je sais tout à fait, maintenant pourquoi vous êtes parti. Si je vous disais que je comprends tout à fait certaines choses, je mentirais. Quel crime j'ai commis en venant au monde à droite d'un fleuve, tandis que j'aurais dû naître sur l'autre rive... C'est une chose que je n'imagine pas très clairement... N'importe. Si ce n'est pas un crime, c'est tout au moins un malheur ; je suis payée pour en être sûre.

"Naturellement, les mêmes raisons qui furent la cause de votre départ seraient, pour votre retour, une gêne. Ami, revenez sans crainte. Qu'est-ce qui vous effraye, qu'est-ce qui effraye mon père ? Que j'en arrive à vous aimer trop et que je sois... une personne fort ennuyeuse ?

"Eh bien ! je le répète, vous pouvez revenir sans scrupule et sans appréhension ; les deux périls dont je viens de parler ne sont pas à craindre. Pour commencer par le second, je ne serai jamais ennuyeuse, ce mot dit tout et vous le comprenez. Non, jamais ennuyeuse, je vous le promets, foi d'Irène d'Oberkorn ! Vous verrez. Pas ennuyeuse ; pas malheureuse non plus ; beaucoup moins, dans tous les cas, que je ne le suis à cette heure loin de vous.

"Quant à l'autre danger, il ne doit pas vous arrêter plus que celui-ci. Non ! Vous n'avez pas à craindre que mon cœur se donne à qui ne peut l'accepter, et je vais vous en dire la raison pour la première et la dernière fois de ma vie : *le mal est fait.*

"Au revoir ; à bientôt, n'est-ce pas ?

"Votre meilleure amie,

"IRÈNE D'OVERKORN."

"P.-S. — Mon père ignore que je vous écris cette petite lettre. Il me semble que ce n'est pas mal, et même que cela vaut mieux."

Maurice répondit à cette "petite lettre" par ces simples mots :

"Oui, vous êtes et vous serez toujours ma meilleure amie. Je le savais avant de partir ; je le sais mieux encore depuis que j'ai revu Paris ; je ne peux pas savoir autre chose. Dans peu de semaines je serai près de vous."

Le lendemain matin, le général disait à Cléguérec en lui rendant les lignes d'Irène qu'il venait de lire :

— Elle appelle ce cantique de jeune martyre une petite lettre ! C'est sublime tout simplement. Singulières créatures que les femmes ! Quant elles nous donnent une fleur, c'est une grâce de quoi nous devons, jusqu'à la fin de nos jours, les remercier à genoux. Mais avant tout cela, mon cher ami, je ne voudrais pas être à votre place, non, mordieu ! même en vous passant ma balle !

## VIII

Cependant le séjour de Maurice dans la capitale s'écoulait sans incident sérieux et, pour tout dire, son congé, comme il l'appelait, tirait à sa fin, sans qu'il en eût joui autant qu'il l'espérait. Les plaisirs glissaient sur lui comme l'encre sur une page imbibée d'huile. Après avoir été dans le monde frénétiquement, il s'en retirait peu à peu, non qu'il n'y fût traité avec faveur ; mais, dans cette faveur même, il sentait la bienveillance voulue que l'on témoigne à l'étranger de passage, au voyageur pauvre, avec qui toute liaison plus intime est du temps perdu.

Les seules maisons qu'il fréquentait régulièrement, presque quotidiennement, celle des Montdauphin et celle du général, n'étaient pas des maisons gaies, la première surtout. Chaque semaine, il voyait cette belle jeune fille, dont il croyait con-